

## **Léane – *Les pétales du passé***

Je hais les anniversaires.

Les gens sont tellement hypocrites. Ils te regardent dans les yeux et te souhaitent de passer une bonne journée alors que la plupart ne nous adresse pas la parole le restant de l'année. En ce qui me concerne, comment pourrais-je profiter de ma fête en sachant que c'est justement le jour où ma mère est partie? Comment pourrais-je combler le vide immense laissé par sa disparition? Je suis une nuit sans lune, un ciel sans étoiles, incomplète et délaissée dans cette immensité, sans boussole pour me guider...

C'est en me préparant à vivre cette journée déprimante que je suis descendue déjeuner, ignorant que ma vie était sur le point de changer. Et il n'y aurait plus de retour en arrière.

Le parquet grince à chacun de mes pas. Sur les murs, dignes des plus grands manoirs, trônent les portraits austères de chacun de mes ancêtres. Tous semblent nous regarder d'un air dédaigneux, méprisant. Lorsque j'arrive dans la cuisine, une délicieuse odeur de brioche emplit mes narines. Je m'assieds prudemment sur ma chaise, en attente du traditionnel: "Bon anniversaire Maya!". Mais le moment tant redouté ne se produit pas. Mon père coupe tranquillement sa brioche dorée à peine sortie du four. Patricia, ma belle-mère, discute avec ma demi-sœur Victoria de l'argent de poche qu'elle recevra dorénavant chaque mois. Et vu la tête d'enterrement qu'elle fait, je mets ma main à couper qu'il est en baisse.

Après avoir déjeuné, et accessoirement m'être remplie de brioche, je m'apprête à monter dans ma chambre lorsque l'on sonne à la porte. Je m'y dirige, quand le battant s'ouvre brusquement : ma meilleure amie Ophélie entre, un paquet dans la main.

- Bon anniversaire Maya!

Evidemment, songé-je, comment ai-je pu penser une seule seconde qu'elle allait oublier? Malgré mon aversion pour les anniversaires, elle est la seule personne qui parvient à me faire apprécier un peu cette fête. La voix de mon père me tire subitement de mes pensées.

-Bonjour Ophélie, entre seulement. Ça fait plaisir de te voir.

Nous nous dirigeons vers la cuisine lorsque mon père nous quitte soudainement, prétextant aller chercher une bouteille de sirop à la cave. Mon œil. En effet, mes soupçons se justifient quelques instants plus tard alors qu'il revient les bras chargés d'une forêt noire. Une fois qu'il passe l'encadrement de la porte, tout le monde entonne la chanson fatidique. Après ces minutes de supplice, vient le moment tant attendu: la dégustation du gâteau ! Il est excellent. Je pourrai passer ma vie à manger des parts de forêts noires. Puis j'ouvre le paquet d'Ophélie : il contient un épais livre traitant des anciennes civilisations. Touchée, je lui fais un câlin. Peu de temps après, nous avons décidé d'aller faire une balade digestive, tentant vainement de revenir à un taux de glucose acceptable. Bien que nous ne soyons qu'au début de l'automne, il fait assez

frais. Nous nous dirigeons vers la boulangerie de madame Duchez, quand un homme de grande taille, emmitouflé dans un manteau noir, l'air préoccupé, me bouscule sans ménagement.

-Eh! Vous pourriez faire attention quand même! s'écrie Ophélie.

Mais il est déjà parti.

-C'est pas grave, t'inquiète, lui dis-je calmement.

C'est alors que je le remarque. J'ai failli le louper tant il est petit. Je m'approche et saisis le bout de papier tombé de la veste de cet homme. Mes yeux s'écarquillent. Ce papier, fermé par un sceau en forme de lys, contient un message. Des lettres et un chiffre sont écrits sans aucun ordre apparent, formant une suite énigmatique: « PwC fC nW vMwPoCpRg 4 »

Qu'est-ce que cela peut-il bien signifier?

Quelques jours plus tard, alors que je me prépare à sortir, mon père vient me trouver et, d'un air grave, m'annonce:

-Madame Duchez est morte. Elle a été retrouvée égorgée devant sa boulangerie. Mais ce n'est pas le pire : le tueur a également gravé une fleur de lys sur sa peau.

Le dégoût, l'horreur puis la tristesse m'envahissent confusément, mais la dernière émotion prend le pas sur les autres. Je sens les larmes monter. Je ne la connais pas particulièrement, mais elle a toujours été chaleureuse avec moi lorsque je venais acheter du pain. Sa présence m'apaisait. Soudain, un souvenir me revient en mémoire. L'image de cet homme, le regard fuyant et le papier qui lui appartient, marqué du même signe que celui gravé dans la chair de la boulangère, s'imprime sur ma rétine. Je suis persuadée que ces deux événements sont liés, d'une manière ou d'une autre. Il faut absolument que j'en parle à Ophélie.

Je cours à perdre haleine et arrive finalement devant sa maison. Elle vient tout de suite m'ouvrir.

- Tu as appris ce qui est arrivé à Mme Duchez?

Elle acquiesce, la mine sombre. Nous montons dans sa chambre afin d'être tranquilles.

-Je n'ai pas arrêté de penser à cet homme... et au papier !

-Oui, moi aussi. Je suis sûre que c'est un code, dit-elle, tout en se concentrant sur le mystérieux document.

-Non, j'avais pas remarqué, raillé-je.

Elle me lance un regard noir et dit:

-Je suis sérieuse. J'ai déjà vu ça dans un roman.

-Oui mais justement, dans un roman pas dans la réalité

-Arrête de jacasser et essaie de réfléchir au moyen de déchiffrer ce code !

Nous avons eu beau nous creuser la tête, nous n'avons rien trouvé. Soudain Ophélie se redresse.

- Je sais! C'est un code de César!

-Quoi?

-Mais oui, un code de César ! C'est un code où chaque lettre est remplacée par une autre qui se situe plus loin dans l'alphabet.

Euphoriques, nous nous empressons d'essayer.

-Voyons... La lettre la plus utilisée, c'est le "e". La lettre la plus employée ici, c'est le "c". Mais il y a aussi le "w"... Tentons d'abord avec le "c".

-Mais attends ! C'est pas normal qu'il y ait des majuscules au milieu des mots...

-C'est pas grave, on essaiera quand même pour voir. Donc si le "c" est bien la lettre "e", il nous faut avancer de deux.

Quelques minutes plus tard, nous avons obtenu un charabia similaire : «rye he py xoyrqerti 4»

-C'est pas possible, dis-je, découragée.

-Tu as raison, il y a forcément une raison pour qu'il y ait des majuscules une fois sur deux.

-Ce qui m'intrigue le plus c'est le 4.

-C'est vrai qu'il n'a aucun rapport.

Perdues, dans nos pensées, nous n'avons pas entendu le père d'Ophélie entrer brusquement dans la chambre.

-Les filles, je vous ai appelées trois fois. J'aurais besoin que vous alliez au magasin pour acheter de la farine.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvées devant le petit commerce de notre village, situé juste en face de la boulangerie de Mme Duchez. Je sens un malaise me gagner progressivement. La boulangerie est dévastée, la police scientifique inspecte chaque recoin en quête d'indices.

Nous sommes entrées et avons acheté la farine. Nous nous apprêtons à partir lorsqu'un détail retient mon attention : sur le mur je lis l'inscription « rue de la Tourmente 4 ». Un déclic se produit : il y a quelques jours, nous avons croisé un homme étrange qui a fait tomber un mystérieux papier et ensuite on nous apprend que Mme Duchez est morte au même endroit ? Ce n'était pas une coïncidence.

-Ophé, je crois que j'ai trouvé ce qui est écrit sur le papier.

Nous nous sommes dépêchées de rentrer et nous nous sommes aussitôt enfermées dans sa chambre.

-Je suis sûre que ce qui est écrit est l'adresse de la boulangère : « rue de la Tourmente 4 ».

Nous avons recopié la suite et l'adresse juste en-dessous et avons constaté que cela colle parfaitement.

-J'avais donc raison, le "c" était bien le "e". Il fallait simplement avancer de deux pour les majuscules et reculer deux pour les minuscules, dit Ophélie avec satisfaction.

Exaspérée, je lève les yeux au ciel avant d'ajouter :

-Je crois qu'on devrait aller voir la police.

Elle acquiesce et nous nous dirigeons en direction du commissariat.

-Mesdemoiselles Ophélie Stewart et Maya Collins ? appelle un policier à la carrure imposante. Je suis Mikaël Lawson, vous vouliez témoigner concernant l'affaire Magda Duchez ?

Nous hochons la tête et le suivons jusqu'à une pièce qui contient simplement une table et trois chaises. Nous prenons place et il nous prie rapidement de raconter ce pourquoi nous sommes là. J'inspire profondément et me lance :

-Tout a commencé le jour de mon anniversaire. Nous marchions aux alentours de la boulangerie...

-Quelle heure était-il ? m'interrompt-il brusquement.

-Il était environ 9h45 répond Ophélie.

-Donc, nous marchions aux alentours de la boulangerie, repris-je d'une voix mal assurée, et un homme qui se comportait de façon étrange nous a bousculées.

-Pouvez-vous me le décrire ?

-Il était grand, 1m80 je dirais, et il portait un manteau et des pantalons noirs, dis-je, avec une pointe d'agacement dans la voix.

-Et ceci est tombé de sa poche, déclare Ophélie tout en lui tendant le papier. Nous avons réussi à déchiffrer ce code...

-Vous, vous avez réussi ?

Il commence sérieusement à me gonfler lui.

-Oui, nous, nous avons réussi, lui répondis-je avec un regard de défi.

-Et comment avez-vous fait ?

-Ce n'était pas simple. Nous avons pensé au code de César, mais cela ne fonctionnait pas. C'est en voyant le nom de la rue où se situe la boulangerie que j'ai trouvé.

-Nous avons essayé une fois de retour chez moi et avons constaté que cela marchait parfaitement, me complète Ophélie. Ce qui est codé sur ce papier n'est rien d'autre que l'adresse de la boulangerie : « rue de la Tourmente 4 ». Il faut avancer de deux lettres dans l'alphabet pour les majuscules et reculer de deux pour les minuscules.

-Évidemment, réplique-t-il d'un air narquois. Merci mesdemoiselles, ce sera tout. Mais je suis obligé de garder ce papier, la police scientifique devra l'examiner. Enfin si elle arrive encore à trouver quoi que ce soit avec toutes vos empreintes digitales dessus. D'ailleurs, il faudra qu'on les prenne vos empreintes, pour les distinguer de celles de cet homme. Deuxième porte sur votre gauche. Sur ce, vous pouvez y aller.

Trop offusquées pour répondre, nous sommes allées laisser nos empreintes avant de nous quitter en nous promettant de nous appeler dans la soirée.

Mais je ne suis pas directement rentrée chez moi. Comme souvent, je me suis rendue au cimetière pour la voir. Je connais son emplacement par cœur : treizième lignée en partant du haut, neuvième tombe en partant de la gauche. Cela a beau faire 15 ans, je n'arrive toujours pas à me faire à l'idée qu'elle est là, sous terre. Sur sa pierre tombale d'un blanc immaculé est écrit:

LILY COLLINS

9 JUILLET 1985 - 27 SEPTEMBRE 2009

"JE NE SUIS PLUS LÀ OÙ J'ÉTAIS,

MAIS JE SUIS PARTOUT LÀ OÙ TU ES."

J'aurai aimé pouvoir caresser sa joue, me blottir dans ses bras, qu'elle m'aide à faire mes devoirs... Je me souviens de ses longues absences et de mes interrogations. Je me rappelle vaguement le jour où j'ai demandé à mon père où elle était. Il m'a répondu ce qu'on répond à une enfant de 6 ans qui demande ça : "Elle est partie au ciel, elle est dans les nuages et elle veille sur toi." J'ai beau avoir essayé, il ne m'a jamais donné la cause de sa disparition. Mon père m'a simplement dit que la maladie a fini par l'emporter. Je me demande s'il sait réellement ce qu'il lui est arrivé.

Voyant le soleil se coucher, je dépose la rose que j'ai amenée et je me résigne à la quitter.

Cela fait maintenant quelques semaines que madame Duchez a été assassinée. Comme tout le monde, je pensais ne plus entendre parler de cette histoire et du mystérieux papier, mais je me trompais...

C'est d'apparence un jour normal, aussi je suis surprise de voir mon père assis à table, lui qui d'ordinaire est toujours aux fourneaux en train d'expérimenter de nouvelles recettes. Preuve supplémentaire que quelque chose cloche: ma belle-mère le regarde en silence, sa main posée sur son bras en guise de réconfort. Ignorant la mine abattue de mon père, je lance d'un ton enjoué:

- Hello, ça va ?

Patricia me lance un regard désapprobateur, pour m'inciter à me taire.

- Il y a eu un nouveau meurtre, répond-elle d'un ton sombre. C'est le facteur. Il a été retrouvé égorgé chez lui. Il semblerait que ce soit la même personne qui a tué la boulangère, car il avait aussi une fleur de lys gravée sur la peau.

Je la regarde, horrifiée. J'ai imaginé que c'était un meurtre isolé mais de toute évidence je me suis trompée.

Le lendemain, Ophélie, que j'ai invitée à dîner, est restée et nous avons pu discuter. Bien décidées à voir le fin bout de cette histoire, nous avons commencé un tableau avec le nom des victimes, leur âge...

-Quel rapport peut-il bien avoir entre une boulangère de 61 ans et un facteur de 57 ans ? grommelé-je.

-Je ne sais pas. Mais je sais qui pourrait nous aider à trouver des informations.

-Qu'est-ce que vous voulez ? marmonne Ethan.

C'est le frère d'Ophélie et accessoirement un petit génie de l'informatique.

-Seulement que tu nous aides à trouver des infos sur Magda Duchez et Axel Clark.

-Pourquoi est-ce que voulez chercher ça ? Laissez la police effectuer son travail et mêlez-vous de vos affaires, persifle-t-il.

Je ne peux m'empêcher de penser qu'il a effectivement raison et que nous devons rester en dehors de ça, mais une partie de moi a envie de connaître les raisons du tueur.

-S'il te plaît, supplie Ophélie.

-D'accord mais tu fais toutes mes corvées pendant deux semaines.

-Une semaine, négocie-t-elle.

-10 jours.

-Vendu.

Ethan commence à pianoter rapidement sur son clavier et, au bout de quelques minutes, il a trouvé quelque chose.

-Il semblerait qu'ils aient tous les deux travaillé pendant un moment chez un certain Oliver Deathell. C'est un architecte qui a fait fortune et qui n'est pas domicilié très loin d'ici. Il habite au manoir de Grandwell. Regardez, c'est lui.

Il a un visage allongé, des cheveux d'un noir de jais, de grands yeux bruns et des lèvres charnues. Le genre de visage enjôleur qui vous reste en tête. Après avoir remercié Axel, nous sommes empressées de noter cela sur notre tableau. Nous avons prévu d'aller voir le lieu où vit cet homme, mais un évènement inattendu est venu contrecarrer nos plans.

Mon monde s'écroule lorsque mon père vient me l'annoncer. Ma tante Madison est morte. Elle a été retrouvée étendue par terre. Cela n'a d'apparence pas l'air d'un meurtre mais la police a tout de même ouvert une enquête. Une immense tristesse me submerge. Depuis le départ de maman, elle a un peu été ma mère de substitution, même si elle ne pouvait pas venir nous voir ma sœur et moi aussi souvent qu'elle le voulait. Elle aimait beaucoup son travail et y consacrait pas mal de temps. Malgré cela, elle a toujours eu les bons mots pour me reconforter, me faire rire... Elle va beaucoup me manquer.

Quelques temps plus tard, papa, ma sœur Victoria, Patricia et moi nous sommes rendus au domicile de ma tante pour le vider. Elle n'a pas de petit ami et nous n'avons malheureusement pas réussi à vendre sa maison. Je propose de commencer par le grenier et y monte. Une fois en haut, je ne peux que constater le temps que cela va me prendre. En effet des piles de cartons s'entassent par dizaines. Je m'attelle à la tâche depuis une bonne heure lorsque Victoria vient me proposer son aide. J'accepte avec soulagement. Je prends les cartons, regarde leur contenu, les trie et les place en fonction de ce qui se trouve à l'intérieur. Prendre, regarder, trier, placer. Prendre, regarder, trier...

-Maya, Victoria ! appelle papa. Il est temps d'y aller !

Je regarde ma montre, déjà 17h36 ! Je n'ai pas vu le temps passer. Nous sommes descendues et sommes allées dans la cuisine, endroit où se trouvent mon père et ma belle-mère. En m'y rendant, un objet familier retient mon attention. Ma tante m'en a souvent parlé : c'est le tableau préféré de ma mère. Il représente une jeune fille de dos dans une magnifique robe, dansant dans les bras d'un bel homme. Mais en y regardant de plus près, on remarque le visage terrifié de la fille se reflétant dans le miroir derrière elle. Les bras de l'homme semblent alors retenir et serrer sa cavalière de danse, qui tente vainement de s'échapper. Ma tante m'a dit que ma mère a apprécié l'émotion que lui a procuré le tableau. C'est en grande partie pour ça qu'elle en a fait l'acquisition. Je le prends dans mes bras et sens quelque chose d'étrange. En y regardant de plus près, je distingue une imperceptible fleur de lys taillée dans le cadre. Des tremblements me parcourent. Ce n'est pas un accident comme présumé, c'est un meurtre. Et s'il l'a tuée, c'était qu'il y a une raison. Des indices se trouvent peut-être encore dans la maison.

-Papa ?

-Oui ?

-Est-ce que je peux rester encore un moment pour ranger ?

-Pas de souci, mais ne traîne pas trop. Appelle-moi quand tu rentreras, me dit-il d'une voix douce.

Une fois qu'ils sont tous partis, emportant les affaires déjà triées, je peux commencer mes recherches. Ils ont vidé la cuisine, le salon et la chambre d'amis. Il reste donc la moitié du grenier et sa chambre. Ne pouvant me résoudre à remonter au grenier, je décide de commencer par sa chambre. Un malaise me saisit lorsque je pousse la porte de sa chambre. J'ai l'impression de voler son intimité, mais mon désir de comprendre les raisons de son assassinat est plus grand.

Rien n'a changé depuis la dernière fois que j'y suis entrée. Il y a toujours son grand lit, une imposante bibliothèque qui couvre tout un pan de mur et son immense dressing. Lorsque j'étais plus jeune, je m'émerveillais toujours devant tous les vêtements qu'elle possédait. Je commence par regarder sous son lit, il est peu probable que des indices s'y trouvent mais bon. Quelques instants plus tard, je me redresse les mains vides. Je décide de poursuivre par la bibliothèque, peut-être qu'elle a dissimulé quelque chose dans un de ses livres. Je suis vite découragée lorsque je prends conscience du fait que ma tante a une centaine de livres. Cela va me prendre des heures ! Je me mets à réfléchir. Ma tante aime beaucoup les énigmes : si elle a effectivement caché des indices dans la bibliothèque, elle n'aura pas pris un livre au hasard. Elle m'a souvent parlé d'un auteur américain qu'elle apprécie particulièrement : Kilian Roberts. Si elle a fait ce à quoi je pense, il ne me reste plus qu'à trouver un de ses livres avec un titre qui commence par M-B, ses initiales. Je me dirige donc vers le rayon où toutes les œuvres de Kilian Roberts sont exposées. Je jette brièvement un regard, espérant trouver rapidement le livre qui correspond. Nos larmes de sang, La nuit où... Aucun titre ne convient et il n'en reste plus beaucoup. Je continue à parcourir l'étagère : L'épine de la rose, Aube nouvelle, Mirage Brisé... Mirage brisé? Euphorique, je saisis le livre et commence à le feuilleter. Au bout de quelques pages, je tombe sur une lettre. Je ne me suis pas trompée, ma tante m'a effectivement laissé un indice.

Je prends délicatement l'enveloppe dans mes mains et l'ouvre fébrilement. Mes yeux lisent rapidement le papier et s'écarquillent au fur et à mesure que je le parcour. Ma mère a été mariée avant de rencontrer mon père avec un homme du nom de Oliver Deathell ! La personne pour qui les deux victimes ont travaillé avant ! Quant à ma tante je suppose qu'étant la sœur de maman, elle était au courant. La lettre dit aussi que maman a trompé Oliver avec papa. Lorsque le bébé est né - moi ! - son premier mari, qui avait déjà des doutes quant à sa fidélité, a compris en voyant mes yeux verts que je n'étais pas de lui. En effet, le document précise que Lily et Oliver ont tous les deux les yeux bruns. L'explication quant à l'implication de la boulangère et du facteur est qu'ils font simplement parti des rares personnes à connaître cette invraisemblable histoire. Des questions demeurent pourtant : pourquoi le tueur, qui n'est autre qu'Oliver, a attendu autant de temps? Et comment est morte ma mère ? Est-ce un suicide ou un meurtre ? Ce trop-plein d'informations submerge mon cerveau. Il faut que je parle à quelqu'un. Je me précipite dehors me dépêchant d'aller chez moi. Je traverse la route lorsque j'entends subitement

des crissements de freins. Je tourne la tête pour voir d'où provient le son. Des phares m'aveuglent, puis c'est le trou noir.

Je m'éveille lentement. Autour de moi, tout est blanc. Je ressens une douleur lancinante au niveau de mon flanc droite. En y regardant de plus près, je distingue un grand hématome qui est en train de virer au violet. Que s'est-il passé ?

-Qu'est-ce que je fais ici ? dis-je d'une voix pâteuse.

Bientôt des personnes apparaissent dans mon champ de vision. J'aperçois mon père, ma sœur - et même Patricia- le visage marqué par l'inquiétude. En me voyant réveillée, les yeux de mon père s'embuent de larmes et le soulagement est perceptible dans sa voix lorsqu'il me parle :

-Ma chérie, j'ai eu si peur. Tu t'es fait renversée par une voiture en revenant à la maison.

Dès que ses mots ont franchi ses lèvres, je me rappelle la découverte de la lettre, son contenu... Il faut que je lui raconte l'histoire.

-Papa, il y a quelque chose que je dois te dire.

Il me dévisage d'un air intrigué. Après une grande inspiration, je commence mon récit. Je commence par la découverte du papier, puis ce que nous avons trouvé au sujet des victimes. Enfin je lui parle de la lettre et de ce qui était expliqué dedans. A la fin, il me regarde d'un air dubitatif qui s'évanouit presque aussitôt que je lui tends la lettre. Il la lit, puis me dévisage d'un air grave.

-Cette histoire est ahurissante. Je ne savais pas que ta mère était déjà avec un autre lorsqu'on s'est rencontrés. Elle ne m'en a jamais parlé. Elle me disait juste qu'elle avait beaucoup de travail pour justifier ses absences, me dit-il avec regrets.

-Mais au moins, malgré l'accident, tu es là, vivante et c'est ce qui compte le plus, ajouta-t-il, la voix emplie de chaleur.

Nous avons discuté pendant encore quelques minutes avant qu'un infirmier n'arrive et demande à ma famille de partir, prétendant que j'ai besoin de me reposer. Je proteste mais il me fait taire d'un regard. Il a des yeux bruns et des cheveux noirs. Je suis persuadée de l'avoir déjà vu, mais je ne me rappelle pas où. Il me donne les médicaments et les anti-inflammatoires par voie intraveineuse via un cathéter. L'effet est presque instantané : mes membres se détendent et mes muscles se relâchent. Pourtant je sens que quelque chose ne va pas. J'ai l'impression que mon corps est de plus en plus lourd. J'essaie de soulever mes bras mais en vain. Je peine à garder les yeux ouverts, et soudain je me rappelle où j'ai vu ce visage. Puis je sombre dans le néant.

J'ouvre péniblement les yeux. Tout mon corps est encore engourdi. Je suis assise sur une chaise, les mains nouées dans le dos, à l'intérieur de ce que je suppose être un chalet. Je regarde autour de moi. A travers la fenêtre, je ne distingue qu'une multitude de sapins. Un soupir m'arrache de

ma contemplation et je le remarque enfin. Il est exactement le même que sur la photo qu'Ethan nous a montrée.

-Je vois que tu es réveillée. J'avais peur d'avoir mis trop de somnifères, susurre Oliver Deathell. Cela fait longtemps que j'attends ce moment. Mais il est enfin arrivé et je vais pouvoir finir ce que j'ai commencé.

Une immense panique s'empare de moi. Je suis à la merci de ce psychopathe. Il s'approche doucement de moi et me dit :

-Mais avant d'en arriver-là, peut-être veux-tu en savoir plus ?

Paralysée par la peur, je n'arrive même pas à bouger ne serait-ce que d'un centimètre. Mais il y a bien une question qui me taraude. J'inspire profondément et demande d'une voix tremblante:

-Pourquoi avoir attendu 15 ans ?

-J'espérais que tu me le demandes, dit-il de sa voix profonde. Tout simplement parce que je suis sorti de prison à ce moment-là. Mais je sais qu'une autre question te tourmente : tu veux savoir ce qui est arrivé à ta maman n'est-ce pas ? Eh bien écoute. Elle venait d'accoucher et dès l'instant où mes yeux se sont posés sur toi, je savais que tu n'étais pas de moi. Je suis entré dans une colère noire, raconte-t-il une lueur de folie dans les yeux, comme s'il se délectait de me le dire. Ta mère, qui avait déjà été éprouvée par l'accouchement, n'a pas survécu. Lorsque mon personnel a alerté la police, tout ce que j'ai eu à dire, c'est que je l'avais poussée malencontreusement. J'ai donc passé 15 ans de ma vie en prison, alors que toi, tu étais libre... Je savais qu'arriverait un jour où je me vengerais des gens qui m'ont livré à la police et de toi.

Les larmes coulent à flots sur mes joues à mesure qu'il me raconte comment maman est partie. Il continue de me parler tout en tournant autour de moi, mais je n'entends plus rien. Je suis une coquille vide et désespérée. Je veux me réveiller et que tout cela ne soit qu'un rêve. Une douleur aigue provenant de mon bras gauche me ramène à la réalité. Oliver vient de me piquer, m'inoculant je ne sais quel produit.

-C'est de la belladone, répond-il à mon interrogation muette. Et vu la dose que je viens de t'injecter, il ne doit pas te rester très longtemps à vivre. Mais avant que tu partes, il y a une question que je me pose : le jour où je t'ai bousculée, est-ce que c'est toi qui as trouvé le papier avec l'adresse de la boulangère codée dessus ? Celui que l'un de mes acolytes m'a transmis pour m'indiquer où logeait la vieille ?

J'opine légèrement de la tête. Je sens mon cœur battre de plus en plus vite.

-J'en étais sûr. Je suppose que tu as également réussi à le déchiffrer.

Il pose une main sur ma joue et j'essaie inutilement de me débarrasser du contact de sa peau sur la mienne. Ce qui est vain puisque je suis attachée. Il m'observe attentivement et déclare cruellement :

-Tes pupilles se dilatent. Dans quelques instants, tu mourras sous l'effet du poison, ton cœur battant de plus en plus jusqu'à ce qu'il lâche. Toute cette histoire sera enfin terminée.

Je ne veux pas mourir, je ne veux pas ! Mais je ne peux rien y faire. Mon cœur continue de battre à un rythme effréné et je ne peux rien faire pour l'arrêter. Je vais mourir dans un chalet paumé au beau milieu d'une forêt et je ne reverrai plus jamais papa, Victoria, Ophélie et tous les gens que j'aime !

Je discerne encore vaguement Oliver qui semble se délecter de ma terreur à l'idée de partir pour toujours. Je perçois confusément qu'il tient quelque chose de gris dans sa main. J'entends le bruit distinctif d'un coup de feu, puis celui d'un corps qui s'écroule. Il s'est tué ? Mais pourquoi...

La douleur issue de ma poitrine explose et le monde prend une couleur d'encre.